

Il l'a bien mérité

La sentence est tombée. Et là, pas moyen de s'arranger avec les types de la commission de discipline. Ni gueuletons, ni flacons, ni biffetons, le Shérif a pris deux ans.

– Deux ans!?! a-t-il vociféré quand le président a annoncé le verdict devant les copains. Si on ne peut plus châtier un adversaire déloyal! Pauvre rugby, pauvre con d'arbitre, puceau du ballon ovale. C'est à vous écœurer d'aider un camarade. La solidarité, les valeurs, merde. Tout fout le camp! Chier, merde!

La moitié du vestiaire, principalement les anciens, est d'accord. Oui! Merde, quoi! On ne va pas laisser un cow-boy semer la terreur comme ça. Le type en face l'a bien cherché : un doigt dans un œil, un bourre-pif sans raison, un coup de boulard dans les costiches. Le Shérif a été patient. Un regard n'a pas suffi, alors il l'a sulfaté. Sauf que, malheureusement, le type a été électrocuté sur le coup et un peu abîmé aussi. « Enfoncement du plancher arbitral », a précisé savamment Zézé avec son bac moins dix. Il n'était pas très loin, mais c'est plutôt le seuil de tolérance arbitrale que le Shérif a franchi.

– Deux ans, pour un petit enfoncement de rien du tout, j'ai même pas appuyé. Deux ans, putain, une éternité. À trente-trois

ans, ça veut dire que c'est la fin, comme le Christ. Une fois, moi, j'ai eu un trou gros comme une pièce de cinq francs sous l'œil, j'en ai pas fait tout un plat. Et mon nez! Vous croyez qu'il est comme ça d'origine? Quand tu donnes, il faut savoir recevoir. Le mec, il a semé, il a récolté.

L'autre moitié du vestiaire, principalement les jeunes, ne l'entend pas de cette oreille. Parce que, tout de même, il y va fort notre nettoyeur. Il l'a bien mérité, pensent certains, en se gardant bien de l'exprimer à voix haute.

Les vieux racontent que ça a commencé en cadet. Lors d'un match où un mec de l'équipe adverse a craché sur leur capitaine.

Vlan! Il a pris, illico, une marmite en pleine face et a été compté dix secondes : évacuation, expulsion. Rien à dire, sauf que tout le club l'a su, tout le lycée l'a su, toute la ville l'a su. Et notre Babar est passé du statut d'anonyme seconde ligne de devoir au statut de mec couillu, de dur à cuire qui défend les copains, le maillot, et donc, de toute évidence, la patrie. Et lui, qui n'est vraiment pas ce qu'on peut appeler un play-boy, il a emballé les plus belles du bahut jusqu'à la fin de l'année. Les mecs ont dû marquer leur copine à la culotte. État de grâce. Même le capitaine des seniors, un cador, est venu lui serrer la main le mercredi d'après :

– Tant qu'on en aura des comme toi...

Le bonhomme n'a pas trouvé la suite. Chacun a pu l'inventer, c'est pire.

Je ne dis pas que Babar ne valait rien avant ça, mais bon, il faisait son boulot, sans brio ni espoir d'aller jouer plus haut. Comme avec les filles d'ailleurs, secteur dans lequel il était plutôt spécialisé dans le ramassage du deuxième choix en fin de soirée.

Alors, il y a pris goût, c'est tout. Et de marmite en tourte, de manchette en direct, de marron en châtaigne, il est devenu indispensable. Un ancien a dit qu'il en faut un comme ça par club et que, sans ce genre de papa, vous vous retrouvez avec une équipe d'orphelins.

Mais attention, il respecte un protocole : il ne frappe jamais le premier, ce ne serait pas juste, et, lui, c'est un justicier.

– Il a une forme d'éthique, a dit un intello de l'équipe.

Une éthique, et même une grandeur parfois.

Un dimanche, on reçoit une équipe fébrile. Chez eux, on n'avait pas eu besoin de forcer, et encore moins d'ouvrir la boîte à gifles. Dans le couloir, les mecs baissent la tête alors que nos gros essaient de capter leur regard. « Une équipe de premiers communiants, venue goûter aux émotions de l'Ovale », d'après notre soigneur.

Ça se passe bien. Rien à dire, les mecs sont venus pour venir, sans plus, et ils sont vraiment ici pour être là. Le score enflé, le coach fait tourner.

Et là, comme il n'y a aucun danger, les visiteurs font rentrer un jeunot. Oreilles impeccables, nez bien droit et joliment fin, au milieu de la figure, toutes ses dents, pas la moindre trace de raccommodage sur le visage, il a même une mèche de cheveux qui flotte sur le front, c'est dire. On ne dirait presque pas un rugbyman à part le maillot, le short et les chaussettes qui lui vont, soyons honnêtes, comme un déguisement. Un spécimen rare à la Arthur Rimbaud.

Stupeur! Le minot rentre au talon.

– Dites-moi pas que c'est pas vrai, s'exclame notre talonnier. C'est quoi ce lardon?

Il pourrait respecter le job! Merde, talon tout de même, c'est un métier.

Horreur! Sur la première mêlée, introduction pour nous, le gamin lève le pied. Il a dû se prendre pour un autre.

Incroyable! Notre première ligne se relève, Babar passe entre le gaucher et le talon, se plante devant l'inconscient qui est là, bras ouverts, agrippé à ses piliers, sa belle gueule de jeune premier offerte à la punition qui va tomber. J'espère que sa maman n'est pas dans la tribune. Ça va être moche.

Notre Shérif s'approche du suicidaire, le regarde droit dans les yeux. Derrière lui, personne ne moufte. Le stade retient son souffle. L'arbitre est pétrifié.

– Tu sors, dit calmement Babar.

– ... ?

– T'es trop jeune, tu sors!

Et le môme est sorti, indemne, puis le match a repris. De la grandeur, vous dis-je. Donc, il a de l'éthique, de la grandeur... Et un tic aussi. Avant d'envoyer, de châtier, son visage se déforme : on dirait que le côté droit de sa bouche essaie d'embrasser l'œil du même côté. Les deux tentent de se rejoindre dans une grimace qui annonce la foudre. Ce serait presque drôle, si ce n'était pas aussi grave.

– Deux ans de frigo, continue à gueuler notre bonhomme.

– Non, pas deux ans, répond le président. Si tu arbitres pendant un an, ils te rendent ta licence.

– Ah ?

– Et si ça se passe bien, mais alors très bien, dans six mois, ils réexaminent ton cas.

Le président, ce n'est pas un lapin de trois jours, il a annoncé le pire et, maintenant, il laisse entrevoir le meilleur. Ou le moins pire, c'est selon.

« Rédemption », a murmuré une voix anonyme au fond du vestiaire. Il y a vraiment de tout dans une équipe de rugby.

– Pétard! Six mois, c'est pas la mer à boire mon Babar, lance notre talonnier. Tu fais le job, t'es impeccable et tu nous reviens!

– Mouais...

Donc, le Shérif a troqué son étoile contre un sifflet : admonestation, autocritique, réunions de mise à niveau, mises en situation, séances vidéo, QCM, psychologie même.

– Les gars, c'est niveau bac le truc...

– Au moins, a dit un gros, au moins.

Il est prêt. Dimanche, il va officier. On a senti un mélange de fierté et d'appréhension quand il a dîné avec nous vendredi soir chez Dada. « Officier », c'est lui qui l'a dit, il paraît qu'on dit comme ça. Ça fait « Monsieur ».

Comme il a de la bouteille, on lui a confié un match de seniors. Quatrième série, « ce n'est pas très haut, c'est même très bas, d'ailleurs, y'a pas en dessous, mais attention, deux équipes virulentes et un match à enjeu ». Au QCM et à la théorie il n'a pas brillé, mais en situation il s'est imposé : les joueurs au garde-à-vous, pas un type qui moufte, évidemment. C'est le Shérif tout de même.

Ce n'est pas son genre, mais il se grisait presque :

– Il paraît que j'ai un coup de sifflet qui en impose.

Si c'est comme sa droite, je veux bien le croire. Allez, on dira petite pincée d'orgueil, mais aucune prétention. Pas simple, sans doute, de passer des basses œuvres de l'ombre aux hautes décisions en plein champ.

Ça tombe bien, car dimanche on ne joue pas. Alors, on y sera tous : ceux qui disent que c'est cher payé et ceux qui pensent, mais ne le disent pas, qu'il l'a bien mérité. Les anciens contre les modernes en somme. Deux visions du rugby, c'est sûr. Deux visions, mais au fond un même respect pour le bonhomme.

Il a fière allure le Shérif, tout de vert vêtu, le logo de la poste sur le cœur, le sifflet bien ancré dans sa main droite noueuse. Seuls ses souliers montants à bout carré dénotent. Le torse bombé et le menton haut, il donne le coup d'envoi.

Dans les tribunes, on est bien une centaine : soixante gus de chez nous et une vingtaine de chacune des équipes qui s'opposent. Mais attention, en plus, en pantalon gris et blazer, souliers vernis dans la gadoue, fier comme un bar-tabac, lunettes sur le bout du nez et calepin à la main, son superviseur est là ! À la fédé, ils ne font pas les choses à moitié quand il s'agit de remettre dans le droit chemin une brebis égarée. Surtout que c'est le club qui paye la vacation et les indemnités kilométriques, ça fait un billet.

Le niveau n'est pas si mauvais que ça. Les mecs essaient de faire circuler le ballon. En fait, ça ressemble à ce qu'on fait, en plus lent, avec des physiques assez atypiques. Le droitier des visiteurs dépasse grassement le quintal, je ne l'ai pas vu courir une seule fois. Tout lui est trop petit : son maillot, qui vient obstinément se caler sur son nombril, son short, qui ne parvient pas à cacher intégralement la raie de sa lune. Tout lui est trop petit, sauf le terrain, ça va de soi. Il y a un ailier, je n'ai jamais vu ça, il a des guiboles à prendre un bain de pieds dans un fusil à deux coups.

Le meilleur des trente, c'est le trente et unième : c'est notre Shérif. Il est sur tous les coups, il siffle avec autorité, il prévient, il laisse jouer. Il reprend avec fermeté un arbitre de touche qui, emporté par son élan, vole une bonne quinzaine de mètres à l'équipe adverse sur une pénal-touche. Il a dû trouver les mots, car le chef de gare a reculé de deux pas quand notre arbitre est venu lui causer dans les yeux, puis il a couru vingt mètres en arrière pour marquer la touche. Il est bon le bougre !

Je vois que le superviseur semble de mon avis. Il opine du chef, approuve du menton, crayonne son calepin avec un air satisfait. Parfois, même, il se retourne vers la tribune et regarde en direction du président en souriant. À mon avis, dans six mois, le Shérif rejoue, on l'aura pour les phases finales.

La mi-temps approche. On va aller se jeter un gorgeon à la buvette. Il y a juste une mêlée à jouer avant, pile devant nous et le superviseur. Je descends près de la main courante pour prendre une longueur d'avance et ne pas poireauter pour ma bière ensuite. J'ai soif.

– Dernière action! annonce le referee, avant de prendre la main sur les placements. Flexion, placement, jeu!

Les deux premières lignes s'emboîtent violemment, quel impact! Sont cons ou quoi, c'est la der avant la mi-temps. Le gaucher, tête vers la tribune, pousse en travers. En face, le droitier lui tire le bras vers le bas, ce côté de la mêlée tanguent. Les deux pilars semblent s'engloutir pour disparaître vers le cœur de la mêlée qui chavire tout entière. Le Shérif siffle avec autorité.

Les mecs se relèvent, ça s'agace visiblement. L'arbitre appelle les deux premières lignes. Comme à la télé, il leur explique le problème. Le superviseur a mis un pied dans le terrain, le buste penché vers l'avant, il tend l'oreille.

Des bribes de consignes m'arrivent :

– ...bien passé jusque-là, la mi-temps arrive, pas faire les cons, z'êtes pénibles, compte sur vous.

Les mecs acquiescent, ils ont compris. Pétard! il assure notre Babar. Une petite fierté me traverse : « Il est de chez nous. »

La mêlée se prépare à nouveau. On va aller le boire ce coup ou bien?

– Flexion, placement, jeu!

Le gaucher se refout en travers et le droitier l'emmène vers le bas, le côté de la mêlée va s'effondrer. Le côté droit de la bouche de Babar essaie d'embrasser son œil, son visage se déforme...

BING! BANG! Le 1 et le 3 tombent au sol, K-O fulgurants, nets et sans bavure. La bouche grande ouverte, le superviseur se prend la tête à deux mains qu'il tourne vers la tribune. On dirait « le cri » de Munch : expressif, mais figé. La tribune est pétrifiée, je suis sur le cul : droite, gauche, le Shérif vient de foudroyer les deux pénibles.

Adieu rugby, sa carrière vient de s'achever sur un fatidique doublé, en guise de jubilé.